



Patronato de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

La presente colección bibliográfica digital está sujeta a la legislación española sobre propiedad intelectual.

De acuerdo con lo establecido en la legislación vigente su utilización será exclusivamente con fines de estudio e investigación científica; en consecuencia, no podrán ser objeto de utilización colectiva ni lucrativa ni ser depositadas en centros públicos que las destinen a otros fines.

En las citas o referencias a los fondos incluidos en la investigación deberá mencionarse que los mismos proceden de la Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife y, además, hacer mención expresa del enlace permanente en Internet.

El investigador que utilice los citados fondos está obligado a hacer donación de un ejemplar a la Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife del estudio o trabajo de investigación realizado.

This bibliographic digital collection is subject to Spanish intellectual property Law. In accordance with current legislation, its use is solely for purposes of study and scientific research. Collective use, profit, and deposit of the materials in public centers intended for non-academic or study purposes is expressly prohibited.

Excerpts and references should be cited as being from the Library of the Patronato of the Alhambra and Generalife, and a stable URL should be included in the citation.

We kindly request that a copy of any publications resulting from said research be donated to the Library of the Patronato of the Alhambra and Generalife for the use of future students and researchers.

***Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife
C / Real de la Alhambra S/N . Edificio Nuevos Museos
18009 GRANADA (ESPAÑA)***

+ 34 958 02 79 45

biblioteca.pag@juntadeandalucia.es

P. C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA



JUNTA DE ANDALUCÍA

VOYAGE

PITTORESQUE ET HISTORIQUE

DE

L'ESPAGNE

CONSEJERÍA DE CULTURA

JUNTA DE ANDALUCIA

TOME SECOND.

Donativo del Sr. Conde de
Romanones á la Biblioteca
de la Alhambra. 1900.

BIBLIOTECA DE
LA ALHAMBRA
Est. A-5
Tabl. 3
No. 7

VOYAGE

BIBLIOTHEQUE ET HISTORIQUE

DE

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA



JUNTA DE ANDALUCIA

TOUR RECORD

[Faint, illegible text]

VOYAGE PITTORESQUE ET HISTORIQUE DE L'ESPAGNE

PAR ALEXANDRE DE LABORDE

TOME SECOND



Les Armes de Grenade sculptées sur les murs de l'Alhambra

À PARIS

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ

AVEC LES CARACTERES DE BODONI

M. DCCCXII.

*Donativo de Sr. Conde de
Romanones á la Biblioteca
de la Alhambra. 1909*



P.C. Museo de la Alhambra y Generalife
CULTURA

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE TEMPS DE LA DOMINATION DES ARABES

EN ESPAGNE.

Nous avons présenté dans la première partie de cet ouvrage le tableau de l'Espagne avant l'arrivée des Romains, et sous le gouvernement de ces maîtres du monde. Héritiers de leur puissance, mais non de leur sagesse, les Goths ne régnerent en Espagne qu'environ trois cent cinquante ans; et tandis que leurs foibles souverains, imitant l'exemple des empereurs de Byzance, négligeoient les intérêts de leurs peuples et la défense de leurs états, un ennemi terrible se préparoit à porter également contre eux ses armes victorieuses, et l'enthousiasme d'une doctrine nouvelle. Cet ennemi étoit le peuple arabe. La rapidité de ses vastes conquêtes, et cette suprématie politique à laquelle il parvint en moins d'un siècle, peuvent se rapporter à trois causes principales: ses mœurs particulières, le génie de son chef, et le déclin universel des puissances qui avoient brillé au moment où il parut sur la scène du monde. Nous allons retracer rapidement les premiers temps de son histoire avant de présenter ses conquêtes et son empire en Espagne.

L'origine de ce peuple se perd dans la nuit des temps: il habita toujours les déserts brûlés de la vaste péninsule connue sous le nom d'Arabie; et au temps de Mahomet comme à celui de Moïse, comme aujourd'hui encore, les Arabes vivoient sous des tentes, conduisoient des troupeaux, et sans lois comme sans maîtres exerçoient tour-à-tour le brigandage et l'hospitalité.

Dédaignant les arts d'une civilisation plus avancée, heureux de leur vie errante et pastorale, et se glorifiant à juste titre d'une indépendance absolue, ils s'estimoient la première de toutes les nations. On ne trouve pas en effet dans l'histoire que les Arabes aient jamais reconnu la domination des nations conquérantes, telles que les Égyptiens, les Perses, les Grecs sous Alexandre, et les Romains depuis. Ils furent quelquefois les auxiliaires des maîtres du monde, et jamais leurs esclaves. Aujourd'hui même la puissance ottomane, de laquelle les Arabes du désert relevent en apparence, les craint et les ménage comme des alliés qu'il seroit dangereux de mécontenter. Cependant ce peuple, quoique essentiellement guerrier, ne fût peut-être jamais sorti de ses déserts si un homme extraordinaire, profitant de son attrait naturel pour le merveilleux, ne fût venu l'enflammer du double enthousiasme de la religion et des conquêtes.

Quand Mahomet conçut l'idée de sa divine mission, les habitants des trois Arabies se trouvoient divisés en une multitude de sectes: les unes livrées aux pratiques d'une grossière

idolâtrie sacrifioient à leurs dieux des victimes humaines; d'autres conservant des vestiges de l'ancienne doctrine des Sabéens adoroient les astres, et la plupart ne différaient que par le rite avoient pour base de leur croyance le judaïsme, ou un christianisme très altéré.

Les nouveau prophete les réunit toutes sous cette simple profession de foi : Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est l'apôtre de Dieu. Les juifs seuls la rejetterent avec une opiniâtreté invincible, et furent livrés à une persécution sanglante.

Si Mahomet n'avoit eu que les talents du législateur, ou se fût borné au simple caractere de prophète, sa secte naissante auroit sans doute succombé sous la haine orgueilleuse des docteurs de la Mecque qui le peignoient à ses compatriotes comme un visionnaire follement ambitieux; mais l'apôtre guerrier sut protéger le Coran par le glaive, et fonda d'une même main la religion et l'empire. Les Corcischites céderent à l'ascendant de sa fortune dans la vallée de Bedre et sur le mont Hored. Après son retour victorieux à la Mecque toutes les tribus arabes déposerent leur indépendance à ses pieds, et Mahomet se vit souverain dans sa patrie par le double empire de la force et de l'opinion. Des bords de la mer Rouge, du golfe Persique, et de l'Océan, les députés des nations, prévenues par ses ambassadeurs, vinrent lui rendre hommage : j'ai vu, disoit l'un d'eux, le chosroës de Perse et le César de Rome, mais je ne vis jamais de souverain comme Mahomet au milieu de ses compatriotes.

La doctrine singulière par laquelle il obtint un tel degré de respect et de puissance fut à la fois l'ouvrage de son ignorance et de son génie. Les plus déplorables erreurs s'y mêlerent aux plus sublimes vérités; il associa aux leçons d'une morale tendre le dogme d'une intolérance farouche; aux vues de la métaphysique la plus relevée sur les attributs de l'Être éternel, les images de la volupté terrestre dans un monde futur. Mais en promettant l'immortalité et les plaisirs à la vaillance, la domination exclusive à l'orgueil, et les rapines à l'avarice, il flatta les passions favorites de ses compatriotes; comme tous les peuples barbares et guerriers imbus du dogme du fatalisme, la mort qu'ils avoient toujours méprisée devint pour eux un objet d'espérance et de desir.

Mahomet se préparoit, sous le prétexte d'une vengeance nationale, à porter ses armes contre Héraclius quand la mort vint arrêter le cours de ses exploits. Cette guerre fut continuée avec enthousiasme par ses successeurs; les Arabes y déploierent tout ce qu'un ardent fanatisme peut ajouter d'exaltation aux forces humaines. Le merveilleux des combats singuliers, l'audace des expéditions particulières, le génie des chefs, l'intrépidité des soldats, une prodigieuse confiance balançant toujours l'effrayante disproportion du nombre entre eux et leurs ennemis, tout concourt à donner du brillant et de l'éclat au tableau de leurs premières conquêtes. Les historiens arabes, qui décrivent avec beaucoup de complaisance les exploits de leurs héros, nous peignent un Jaaffar embrassant avec ses bras sanglants la bannière sacrée, après que ses deux mains ont été successivement abattues par le cimetière d'un ennemi; un Kaled, orgueil de l'armée musulmane, qui brise neuf épées dans une seule bataille, sort vainqueur d'une foule de combats singuliers, et justifie par ses coups terribles

le surnom d'Épée de Dieu, qui lui fut imposé par le prophète; et comme si les grands hommes d'une nation étoient la plus forte expression possible du caractère national, on voit cet impétueux Kaled, dépouillé du commandement par l'inimitié du calife Omar, descendre sans murmure sous l'ombre des drapeaux qu'il avoit toujours guidés à la victoire, et déclarer que chef ou soldat il sera toujours prêt à mourir pour la défense de sa religion.

A peine à la vingtième année de l'Hégire, tandis que ce redoutable Kaled détruisoit pour la troisième fois les armées de l'empire, enlevoit aux Grecs Damas et Antioche, et forçoit Héraclius à se sauver honteusement à Constantinople, Amrou, non moins habile et non moins heureux, soumettoit la Palestine défendue par Constantin, fils de l'empereur. Ce prince craignant le sort des armes voulut avoir une entrevue avec le général musulman, et tenta de le séduire par des propositions de paix : Nous sommes frères, lui dit-il, puisque nous reconnaissons les mêmes aïeux, Abraham et Noé. La réponse de l'Arabe fait voir avec quelle fierté ces conquérants fanatiques parloient déjà aux puissances de la terre : Vous êtes des infidèles, dit-il, et nous sommes les serviteurs de Dieu. Dieu livre la terre à nos armes : nous avons assez long-temps habité les déserts stériles; il est juste que nous jouissions à notre tour de ces fertiles vallées et de ces ombrages délicieux. Reconnaissez la foi d'Islam, et nous y vivrons en frères; sinon disputons-les par les armes, et qu'elles soient le prix de la victoire.

Les enfants des vainqueurs de la Syrie soutinrent dignement la renommée de leurs pères. Moavia, qui transporta le trône à Damas, fut un prince actif, et d'une prudence consommée; les richesses de la Syrie lui servirent à reculer les bornes de l'empire: Tarsus, capitale de la Cilicie, et toute cette riche province, furent d'abord réduites sous sa domination. Ses lieutenants portèrent le fer et la flamme sur les bords de l'Euxin, et jusque sous les murs de Constantinople: tournant à l'orient, ils conquièrent Edesse, Amida, Dara, Nisibes. Les forêts du Liban et les navigateurs de la Phénicie leur fournirent une flotte de dix-sept cents barques, avec laquelle ils triomphèrent de la marine des Grecs. Devenus maîtres par ce succès de la Méditerranée, ils soumièrent et dévastèrent successivement Chypre, Rhodes, et les Cyclades. Selon le calcul d'un historien moderne les Sarrasins, sous le règne d'Omar, réduisirent à son obéissance, dans l'espace de dix années, trente-six mille villes ou citadelles, détruisirent quatre mille églises ou temples des peuples qu'ils appeloient infidèles, et élevèrent quatorze cents mosquées pour l'exercice de la religion de Mahomet. Cent ans après sa fuite de la Mecque les armes et la puissance de ses successeurs s'étendirent depuis l'Inde jusqu'à l'Océan Atlantique; et soumièrent à la fois la Perse, la Syrie, l'Égypte et l'Espagne.

La conquête de l'Égypte fut faite par le fier Amrou, grand capitaine autant que hardi guerrier, et qui depuis contribua à l'élévation de Moavia, chef de la dynastie des Ommiades. Mais ce ne fut que vingt ans après que les armes mahométanes s'étendirent en Afrique jusqu'au détroit de Gibraltar. Les empereurs grecs gouvernoient la province d'Afrique

par des préfets militaires; les vexations et les cruautés de ces gouverneurs avoient dès longtemps préparé les peuples à la révolte quand les Arabes parurent. Les Béréberes, peuple pasteur, et habitants primitifs de ces provinces, n'avoient jamais été entièrement réduits : à cette époque ils avoient même secoué le joug étranger, et adossés aux montagnes de l'Atlas se gouvernoient par des rois de leur nation. Les Goths d'Espagne profitant de la foiblesse des Grecs leur avoient enlevé une partie de l'une et l'autre Mauritanie. Les Arabes triomphèrent aisément des Grecs; mais les intrépides Béréberes leur susciterent long-temps de rudes obstacles, et prouverent, par cette courageuse résistance, qu'ils étoient dignes de s'associer bientôt aux destins de leurs conquérants. Un seul trait fera connoître le caractère de ce peuple, qui eut d'assez frappants rapports avec le peuple arabe pour que les historiens les aient dès-lors confondus, et aient dit indifféremment les Arabes et les Maures d'Espagne.

Une reine des Béréberes, que les historiens nomment Kehiné, enleva toutes leurs conquêtes aux musulmans dans l'espace de cinq années; mais lassée enfin de lutter sans cesse contre de nouveaux chefs et des armées nouvelles, elle prit une résolution d'un héroïsme inconnu parmi des peuples plus civilisés. Nous avions d'abord été la proie des Grecs, dit-elle à ses sujets; nos villes et les richesses qu'elles renferment ont depuis excité la cupidité des brigands arabes, et attiré incessamment vers nous l'effort de leurs armes. Détruisons donc nos villes, et cachons sous leurs ruines ces vains trésors source de tant de maux: l'indépendance nous restera, et nous retournerons dans nos montagnes pour y vivre; ainsi que nos aïeux, des simples bienfaits de la nature. Les Béréberes n'hésiterent pas. Un moment vit tomber ce qu'avoient produit des siècles d'industrie, et le désert reprit tous ses droits sur ces contrées naguère animées et florissantes. Cette grande reine, trop courageuse pour éviter le combat, périt les armes à la main, et des milliers de ses guerriers cherchèrent un trépas volontaire pour lui composer de nobles funérailles.

Le fameux Moussa-ben-Nazir soumit irrévocablement à la loi musulmane cette Afrique tant de fois conquise et reperdue. Cent mille prisonniers furent le prix de sa première victoire. Les indociles Béréberes acceptèrent le Coran, et l'élite de leurs guerriers passa dans les rangs des infidèles. Nous allons suivre la course de ce rapide conquérant de l'Espagne, et nous ne nous occuperons plus désormais que des événements particuliers à l'histoire des Arabes qui s'y établirent; mais il ne sera pas hors de propos de jeter avant un dernier coup-d'œil sur l'empire dont nous avons rapidement esquissé la naissance et l'accroissement.

L'empire des Arabes se détruisit par la rapidité même et l'étendue de ses conquêtes. Selon l'éternelle loi des choses humaines, il tomba dans la corruption aussitôt qu'il eut atteint le faite de la prospérité. Des causes plus particulières contribuèrent sans doute à le pousser à cette soudaine décadence, et sans nous livrer à la prétention de les déterminer toutes, nous devons observer, avec des historiens judicieux, que le premier vice politique de cet empire fut le défaut d'un ordre fixe dans la succession au trône. De la multiplicité

NOTICE HISTORIQUE.

v

des prétendants dut naître celle des révolutions : le Coran tint lieu d'un système régulier de législation, et les obscurités de ce livre imparfait ouvrirent un champ illimité aux interprétations arbitraires et à la fureur réformatrice. Des sectes s'élevèrent en foule, et les déchirements qu'elles produisirent dans l'empire semblerent annoncer l'époque de son déclin.

Tant que la doctrine du prophète fut respectée, l'esprit de concorde et de charité tint lieu de lois positives aux humbles musulmans; mais la force de l'impulsion première ne se conserva qu'autant que les successeurs de Mahomet reproduisirent ses grandes qualités en représentant son autorité. Cette génération de vertus pieuses et austères ne s'étendit que jusqu'au quatrième califat. On avoit vu Aboubekre vivre du patrimoine de ses pères, et distribuer aux pauvres en mourant ce qui lui en restoit; Omar faire la prière à son peuple avec une robe déchirée. Le luxe, l'orgueil, l'indolence et la tyrannie remplacèrent chez les califes de Damas cette autorité respectable des premiers compagnons du prophète. Ajoutons à toutes ces considérations que les nations arabes venoient d'apprendre, par l'exemple de Moavia, que les califes pouvoient être créés ailleurs que dans les murs de la cité sainte, où reposoient la cendre et le manteau du chef des croyants.

Par-tout l'enthousiasme, qui avoit porté les Arabes à ce point de grandeur, commença à s'éteindre pour faire place au mobile changeant et incertain des passions personnelles; par-tout des despotes barbares et des esclaves malheureux succédèrent à des hommes qui n'avoient reconnu que le joug de la foi. Les Scythes de l'Oxus et les nations turques se débordèrent dans l'orient. Environ un siècle et demi après le démembrement de l'Espagne, l'Afrique se partagea en plusieurs états particuliers: le Chorasane, la Perse, la Syrie et l'Égypte reconnurent aussi de nouveaux maîtres. Au X^e siècle de l'ère chrétienne les califes voyoient déjà cette domination, jadis si vaste, réduite dans les bornes de la plaine de Bagdad: ils conservoient une certaine autorité spirituelle et une ombre de respect dans l'esprit des peuples; mais les califes fatimites qui s'étoient élevés en Afrique vinrent bientôt les dépouiller des derniers attributs de la puissance.

Dans cette dissolution du grand corps de l'empire le génie national s'altère et disparaît. Les Arabes du désert, qui ne pouvoient supporter qu'avec peine la perte de leur antique indépendance, retournent à leurs tentes et à leur simplicité primitive: ceux d'Afrique n'ayant fait qu'échanger leurs sables contre les plaines stériles de Barca auroient pu rester les mêmes, si la liberté eût été le fruit de ce nouveau sol; mais ils furent avilis par la tyrannie de leurs maîtres, et leur histoire, dès cette époque, est constamment celle d'un peuple livré au brigandage et à la barbarie.

Les Arabes d'Espagne, de bonne heure isolés des autres, étrangers depuis l'époque de leur indépendance aux révolutions diverses qui agiterent l'empire, conservèrent seuls ce génie primitif perdu par leurs frères: nous le retrouverons chez eux mêlé avec les qualités brillantes qu'ils durent à des circonstances favorables, et peut-être avec les vices des Africains.